

AVIS DE TEMPÊTES

*Bulletin anarchiste
pour la guerre sociale*

.....
27 – 15 mars 2020



| Enchaînés à la couronne |

« *La tyrannie la plus redoutable n'est pas celle qui prend figure d'arbitraire, c'est celle qui nous vient couverte du masque de la légalité.* »

A. Libertad, 1907

Avec l'épidémie passagère de Covid-19 qui se propage à travers le monde et les mesures drastiques qui s'enchaînent les unes après les autres de la Chine à l'Italie, une des premières réflexions qui vient en tête est de se demander qui de la poule de l'autorité ou de l'œuf de la soumission est actuellement en train de faire le plus de dégâts. Cette brusque accélération étatique de contrôles, d'interdictions, de fermetures, de militarisation, d'injonctions, de bombardements médiatiques, de zones rouges, de priorisation des morts et des souffrances, de réquisitions, de confinements en tous genres –typiques de n'importe quelle situation de guerre ou de catastrophe–, ne tombe en effet pas du ciel. Elle prospère

sur un terrain largement labouré par les renoncements successifs des braves sujets de l'État à toute liberté formelle au nom d'une sécurité illusoire, mais aussi sur la dépossession généralisée de chaque aspect de notre vie et la perte d'une capacité autonome des individus à penser un monde complètement différent de celui-ci.

Comme le serinait un anarchiste il y a presque deux siècles déjà, être gouverné revient par principe à « *être gardé à vue, inspecté, espionné, dirigé, légiféré, réglementé, parqué, endoctriné, prêché, contrôlé, estimé, apprécié, censuré, commandé* », et cela « *sous prétexte d'utilité publique et au nom de l'intérêt général* ». Que la dictature soit le fait d'un seul, d'un petit groupe ou de la majorité n'y change rien ; qu'elle soit animée par le vice ou par la vertu non plus ; qu'on soit au temps d'épidémies de domesticité technologique ou plus banalement à celui de grippes citoyennes

6/1, Eischoll (Suisse).

Dans le Haut-valais, une des dameuses du domaine skiable est sabotée et rendue inutilisable après qu'un kilo de sucre ait été versé dans son réservoir.

Le 16 janvier en Isère, sept dameuses ont été sabotées de la même manière (cette fois avec du gravier), ainsi qu'au Collet-d'Allevard où c'est du liquide de refroidissement dans le réservoir qui immobilisé trois dameuses et une pelleteuse.

21/1, Zollikon (Suisse).

La haie de jardin de la villa de Philipp Hildebrand est incendiée la veille de l'ouverture du *World Economic Forum* à Davos. Hildebrand est un membre de la direction de *Blackrock*, multinationale américaine spécialisée dans la gestion d'actifs. L'entreprise, la plus grande dans son secteur, gère actuellement un fonds d'investissement de... 6960 milliards de dollars.

27/1, Trente (Italie).

La vitrine de l'opérateur de téléphonie mobile Vodafone, impliqué dans les écoutes, la reconnaissance faciale et la 5G, est endommagée dans la nuit. Un tag précise à côté « *Non à la société de contrôle* ». Revendiqué en solidarité avec des anarchistes sous le feu de la répression ou en cavale.

FÉVRIER 2020

2/2, Le Rheu (France).

En Ille-et-Vilaine près de Rennes, la totalité des distributeurs de billets des cinq agences bancaires de la ville sont brisés à coups de marteau vers 1h30 de la nuit.

5/2, Oldenbourg (Allemagne).

Un véhicule de patrouille est incendié dans la cour du poste de police au cours de la nuit.

et policières non plus. Quelles que soient les apparences protectrices qu'emprunte le gouvernement des hommes et des choses du moment, quels que soient les prétextes sécuritaires sur lesquels il s'appuie, tout gouvernement est par nature ennemi de la liberté, et ce n'est pas la situation en cours qui nous démentira. A cette banalité de base qui ravit les adorateurs de pouvoir par en haut et fait briller les yeux de ceux qui le rêvent par en bas, rajoutons qu'il n'y a pas non plus de bergers sans troupeaux : si l'existence même d'une autorité centralisée sous la forme d'État permet certes la brusque mise en résidence surveillée à une échelle souvent inédite de pans entiers de la population ici ou là, c'est pourtant bien une servitude volontaire largement intégrée, préparée et sans cesse renouvelée, qui rend ce genre de mesures possibles et surtout effectives. Hier au nom de la guerre ou du terrorisme, aujourd'hui au nom d'une épidémie, et demain au nom de n'importe quelle catastrophe nucléaire ou écologique.

L'urgence et la peur sont en la matière les seules conseillères pour les dormeurs affolés qui, une fois privés de tout monde intérieur qui leur soit propre, vont se réfugier en un réflexe conditionné vers la seule chose qu'ils connaissent : dans les bras musclés de Papa-Etat et sous les jupes rassurantes de Maman-la-Science. Un travail quotidien non seulement effectué par plusieurs décennies d'écrasement des réfractaires à l'ordre de la domination (du salariat, de l'école, de la famille, de la religion, de la patrie, du genre) depuis la dernière tentative d'assaut du ciel des années 70, mais aussi par l'ensemble des autoritaires et des réformistes qui ne cessent de vouloir transformer les individus en troupeaux, en accord avec un monde qui conjugue parfaitement atomisation et massification.



« *Pour l'individu, il n'existe aucune nécessité dictée par la raison d'être citoyen. Au contraire. L'État est la malédiction de l'individu. Il faut que l'État disparaisse. Voilà la révolution que je veux faire. Que l'on ruine le concept d'État, que l'on fasse du libre vouloir et des afinités le lien unique de toute association, et ce sera là le germe d'une liberté qui aura quelque portée.* »

H. Ibsen, 1871

C'est une dizaine d'années après avoir dressé ce constat dans une lettre envoyée à un critique littéraire, que le dramaturge norvégien Henrik Ibsen qui vivait néanmoins d'une rente officielle, écrivit une pièce qui allait enflammer certains anarchistes : *Un ennemi du peuple*. L'histoire se passe dans un village dont les eaux sont contaminées par une bactérie tueuse, provoquant la dispute entre les deux frères, docteur et préfet, qui ont fondé l'établissement thermal du coin. Faut-il ou pas remettre en cause leur riche avenir en effectuant les ruineux travaux du système hydraulique du village, et faut-il prévenir les habitants du danger ? Après avoir été à deux doigts de convaincre la foule de tout arrêter, le bon docteur verra cette dernière se retourner contre lui sous la pression des notables et l'influence du journal local, et finira seul contre tous. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Dans cette pièce, Ibsen n'entendait pas encenser la vérité de la science face à l'obscurantisme ou au marché (on est la même année, 1882, où sortira en français la critique posthume de Bakounine sur *la révolte de la vie contre la science*), mais bien dénoncer la tyrannie de la « *majorité compacte* », celle de cette masse versatile qui fluctue au gré des intérêts des puissants.

Plus d'un siècle est passé depuis ce succès théâtral qui semble désormais d'une autre galaxie, et le mariage entre raison d'État et science de la raison a depuis lors largement démontré toute l'horreur dont il était capable, de massacres industriels, militaires et nucléaires de masse à l'extérieur comme à l'intérieur des frontières, jusqu'à l'empoisonnement durable de toute la planète ou à la mise en coupe connectée des relations humaines. Dans un monde globalisé où les humains sont sans cesse en proie à des restructurations techno-industrielles qui bouleversent toute perception sensible (de la vieille séparation entre ce qu'on produit et sa finalité jusqu'au sens même du réel), que reste-il alors aux dépossédés lorsque survient l'inconnu d'un nouveau virus mortel ? S'accrocher à des statistiques fluctuantes qui affirment que si près de 70% de la population sera touchée par le Covid-19, seuls 15% des concernés souffriront de symptômes plus ou moins graves, et 2% en mourront selon l'âge avancé et les conditions de santé antérieures ? Suivre comme d'habitude les ordres du

6/2, Iena (Allemagne).

Deux voitures de la Burschenschaft Germania, confrérie d'étudiants conservateurs, sont incendiés vers 3h45 devant son local. Celle d'un politicien du parti d'extrême-droite AfD subit le même sort un peu plus loin.

10/2, Bournaud (France).

Dans la Vienne, le mât de mesure du vent, installé dans le cadre d'un projet éolien de l'entreprise *Volitalia*, s'écrase au sol après que les tirants de ses haubans aient été sabotés à la meuleuse.

11/2, Toulouse (France).

Trois véhicules (*Engie Ineo* et *Dalkia*) sont incendiés dans la nuit rue Georges Labit. « *Ptite pensée pour toutes celles qui ont les crocs et aux révoltés qui sont enfermés dans une prison ou une autre* » termine la revendication.

16/2, Athènes (Grèce).

Une bande de fous nihilistes revendique trois attaques : deux engins incendiaires contre un magasin de sécurité et contre une boucherie (9/1) ; un engin incendiaire devant un bureau de La Poste (ELTA) et deux dans des fourgons de la Poste garés devant le bureau (22/1) ; trois véhicules dont une Porsche dans le quartier Kolonaki (23/1). « *Ces attaques sont la véritable expression de notre égoïsme qui recherche la joie à travers l'attaque contre l'existant.* »

18/2, Lille (France).

Dans le Nord, les coffrets de commande des portiques qui donnent accès aux quais dans trois stations de métro (Caulier, Fives et Marbrerie) sont sabotés par deux mineurs. Ils ont été interpellés.

19/2, Verdun (France).

En Meuse, quelques jours après sa remise en service, la borne de la CAF est à nouveau fracassée.

19/2, Athènes (Grèce).

Quatre vans VIP (mini-bus de tourisme) sont incendiés dans le quartier de Koukaki. Revendiqué en représailles et en solidarité avec les personnes qui ont été frappées et arrêtées par les forces répressives de l'Etat lors de la réoccupation des squats.

19/2, Unterhaching (Allemagne).

En Bavière, dans la banlieue sud de Munich, les câbles d'une antenne-relais et deux de ses boîtiers lectriques sont incendiés vers 6h du matin. Située dans la forêt de Perlach à proximité de l'autoroute 995, un automobiliste a prévenu les pompiers pour empêcher qu'elle ne s'enflamme entièrement, mais les dégâts sont toutefois conséquents.

21/2, Valence-d'Agen (France).

Dans le Tarn-et-Garonne, deux voitures de collaborateur de la machine à expulser *La Poste* perdent leur pare-brise dans la nuit, et un peu plus loin deux composteurs *SNCF* sont fracassés sur les quais de la gare.

7-22/2, Berlin (Allemagne).

Dans les quartiers de Friedrichshain et Kreuzberg, deux voitures de l'entreprise d'autopartage *WeShare* partent volontairement en fumée.

23/2, Gières (France).

En Isère près de Grenoble, 1000 m² du laboratoire associant l'université Grenoble Alpes, le CNRS et l'école d'ingénieurs de Grenoble (INPG) partent volontairement en fumée dans la nuit. Spécialisé sur la mécanique des matériaux, beaucoup de matériel de recherche est détruit, et les dégâts se montent à plusieurs centaines de milliers d'euros.

pouvoir qui règle déjà toute survie de la naissance à la mort, entre un chantage à la faim et un autre à la prison, en attendant comme pour le climat que les gestionnaires des causes résolvent eux-mêmes les conséquences ? S'interroger sur la différence entre la survie et la vie, entre la quantité d'une vie qui diminue inexorablement jusqu'à son extinction depuis que l'on est né, et sa qualité, ce que l'on veut en faire ici et maintenant quelle que soit sa durée qu'on ne connaît pas d'avance ? Une qualité qu'on peut aussi questionner lorsqu'elle est séparée de toute aspiration à la liberté, qu'elle est prête à toute réclusion volontaire sur un simple claquement de doigt du maître-chien.

Car plutôt que de s'éberluer sur la gestion autoritaire et technologisée chinoise de l'épidémie de Covid-19, c'est tout de même ainsi que 60 millions d'Italiens ont renoncé du jour au lendemain, un certain 9 mars au soir, au moindre esprit critique en acceptant le « *Je reste chez moi* » décrété par l'État pour quatre semaines minimum, après qu'il ait testé l'instauration d'une immense zone rouge coupant le pays en deux. A l'heure où nous écrivons, ce genre de mesures de stricte quarantaine à des échelles aussi vastes vient de s'étendre à l'Espagne (47 millions d'habitants), tandis que le Portugal, la Roumanie, la Serbie ou les États-Unis viennent de décréter l'état d'urgence, avec tout ce que cela signifie en termes de coercition face aux *irresponsables* qui oseraient défier le grand enfermement régulé par autant de permis de circuler entre ce qui constitue en définitive la base : domicile-boulot-supermarché. Pour donner une idée de la suite, l'armée assistée de drones vient d'être déployée en Espagne dans les gares et rues des grandes villes (la police militaire et les membres de la *Unidad Militar de Emergencias*, UME), idem en Italie avec les 7000 militaires qui ne les ont jamais quittées depuis l'opération *Strade Sicure* de 2008, et autant qui sont en alerte maximale en prévision de troubles lorsque le pic de contagion atteindra le Sud de la péninsule. Chaque pays a beau *pour l'instant* conserver ses petites particularités en matière d'autorisations de lieux publics « *non essentiels* » afin de conserver un brin de façade démocratique, les kiosques et les parfumeries en Italie – les cavistes et hôtels en France – les marchés et coiffeurs en Belgique –, cela ne pourra longtemps faire illusion.

On est en train d'assister à un mouvement d'unité nationale qui touche la plupart des domaines de la (sur) vie autour d'un ordre qui se donne carte blanche, et ce à une échelle inédite dans la plupart des pays occidentaux depuis la deuxième guerre mondiale. Un exercice de servitude volontaire qui avait été bien préparé et rodé à moindre échelle par les différentes urgences «terrorisme» ou «catastrophes naturelles» ces dernières années ici ou là, mais jamais aussi longtemps et avec une telle intensité. Et nul doute que cet exercice risque de durer bien plus qu'annoncé, ouvrant également sur de nouvelles situations qu'il est encore difficile d'anticiper ou de prévoir.



« *L'air est immobile. Que les oiseaux et les sources sont loin ! Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant.* »

A. Rimbaud

Face à ce que le troupeau sait faire de mieux, suivre les consignes, il reste encore nombre d'individus qui n'entendent pas se soumettre aussi facilement pour des raisons variées, d'autres qui tenteront certainement de trouver des failles dans les dispositifs de confinement une fois l'effet de sidération dissipé (et l'ennui de l'enfermement volontaire aidant), mais également des âmes vaillantes qui entendent bien continuer leur travail de sape incessant contre la domination ou saisir les occasions qui s'ouvrent à elles.

Au fond, pourquoi le virus de l'autorité se priverait-il d'utiliser la peur comme il l'a toujours fait, quitte à l'exacerber ou à la créer au besoin, pour non seulement intensifier son contrôle sur les corps et les esprits, mais surtout renforcer le poison d'une soumission face à un imprévu *qui peut rebattre les cartes en lui échappant ?*

Quoi de plus assuré par exemple pour le pouvoir qu'une guerre où union sacrée, religion et sacrifices soudent une large partie de la population autour de lui, mais quoi de plus aléatoire aussi qu'une guerre lorsqu'il la perd ou est incapable de la mener à bien, avec un mécontentement initial non pas d'opposition mais de contestation d'une mauvaise gestion ou de

23/2, Berlin (Allemagne).

Trente distributeurs de tickets sont mis hors-service avec de la peinture et de la mousse expansive dans plusieurs stations de tramway (lignes 25, 7, 3 et 8).

24/2, Berne (Suisse).

Le collectif *Gouttes d'eau* revendique le sabotage du centre de rétention de *Kapellen bei Lyss*, réalisé début février. En vue d'une baisse de procédures d'expulsion en cours, le centre a été temporairement fermé. Les *Gouttes d'eau* ont alors cambriolé le bâtiment puis brisé les canalisations d'eau, ouvert les robinets etc. pour provoquer un maximum de dégâts aquatique et empêcher sa future réouverture. « *Nous ne faisons pas confiance aux partis, et nous ne voulons pas remettre la responsabilité et la capacité d'agir dans leurs mains.* »

25/2, Bruay-la-Buissière (France).

Dans le Pas-de-Calais, le député *Rassemblement national* et candidat à la mairie est attaqué par deux inconnus en plein jour dans sa permanence avec son collaborateur qui prend des coups.

25/2, Madrid (Espagne).

Une voiture électrique de l'entreprise *Car2Go* est incendiée dans la nuit. « *Guerre contre l'État, contre le capitalisme et contre l'anéantissement quotidien de nos vies. Pour l'anarchie* » termine la revendication.

26/2, Bure (France).

Des inconnus revendiquent le sabotage des forages de l'Andra le long de son projet de voie ferrée. Cette voie ferrée doit servir au chantier de Cigéo puis au transport des déchets radioactifs vers le centre d'enfouissement des déchets nucléaires en projet. « *La sonde a été retirée, le forage bétonné et le matériel électronique,*

subitement exposé, a été tout cassé. Cigéo ne se fera pas. Partout, attaquons l'industrie nucléaire.» dit le communiqué. Des tags « *Fck SNCF* », « *ANDRA dégage (A)* » ont été laissés sur place.

26/2, Gronau (Allemagne). La décision du Bürgerhalle (salle communale) de louer sa salle au parti d'extrême-droite AfD pour y organiser un meeting le 16 mars n'a pas été appréciée par tout le monde : quelques jours après sa décision, le feu est mis à la salle, lourdement endommagée.

26/2, Leipzig (Allemagne). Dans le quartier d'Engelsdorf, la voiture de Marius Beyer, siégeant au conseil municipal pour le parti AfD, est incendiée devant son domicile.

26/2, Hambourg (Allemagne). Dans le quartier de Langenhorn, dix voitures du constructeur Tesla sont couvertes de goudron liquide sur son site de fabrication. « *Nous proposons une lutte décentralisée contre l'usine de Tesla [en cours de construction] et tous les autres sites technologiques* » etrmine la revendication.

28/2, Pontoise (France). Dans cette grande ville du Val d'Oise, de nombreuses armoires de raccordement à la fibre optique de *Orange* sont sabotées (boîtiers arrachés, locaux forcés, fils sectionnés, câblages emmêlés, etc.), touchant aussi bien les quartiers de Marcouville que le centre et la mairie, privés d'internet et de téléphone.

28/2, Heiligenhaus (Allemagne). En Rhénanie du Nord-Westphalie vers 21h, une voiture de patrouille de la police

prix trop lourd à payer, qui peut à son tour mener à une remise en question plus globale, si les tentatives révolutionnaires qui ont suivi la Première guerre mondiale dans les Empires défaits (Allemagne, Russie, Hongrie) vous disent encore quelque chose. On nous répondra certes que les temps ont changé et qu'il existait alors au moins une utopie de substitution à l'existant. Mais cela n'empêche pas qu'un Etat occidental contemporain débordé par des paniques de survie, par une colère face à des taux de mortalité plus élevés suite à un système sanitaire qu'il avait lui-même largement démantelé, par un virus qui peut immobiliser provisoirement de 20 à 30% de n'importe quelle profession (110 gendarmes mobiles de Grasse sont confinés depuis le 12 mars, de même que tous les flics du comico de Sanary-sur-Mer depuis le 14 mars, ou que leurs 400 collègues parisiens de la *Brigade des réseaux franciliens*) en créant des occasions, ou par des révoltes de certaines zones ou catégories de la population, et tout cela au sein d'une économie fragilisée *, se trouve face à une situation nouvelle qui peut aussi lui échapper.

En matière de pacification sociale comme de conflictualité, il est assez commode pour chacun de voir midi à sa porte ou juste ce qui se présente devant son nez, et encore plus lorsque les informations relâchées par les porte-parole du pouvoir se font plus chiches, ce qui est encore plus évident en période de crise ou d'instabilité où tout le monde resserre les rangs. Mais qui a jamais pensé que les journaux ou les réseaux sociaux étaient le reflet quelconque de la réalité, ou que lorsqu'ils ne disaient rien de l'antagonisme en cours, sinon pour en transformer le sens ou pour se vanter de quelque arrestation, il ne s'y passait rien ? Tout en sachant qu'on est uniquement au début d'une nouvelle période qui s'ouvre et peut durer des mois, sans suivre aucune trajectoire en ligne droite, l'un des premiers signes de révolte est venu des prisons italiennes, et de quelle manière !

Suite aux mesures prises par l'État contre la propagation du Covid-19 et concernant également les taules (interdiction des parloirs, suppressions de semi-libertés et des activités à l'intérieur), de premières mutineries ont éclaté le 7 mars et se sont étendues à une trentaine d'entre elles du nord au sud en l'espace de trois jours. Au moins 6000 prisonniers se sont révoltés : matons ou personnel pris en otage, ouverture de cellules et sac-

cage de sections voire de prisons entières (comme celle de Modène, inutilisable), incendies variés et occupation des toits, mais aussi évasions comme à Foggia où 77 d'entre eux ont réussi à se faire la belle (quatre n'ont pas été repris) en forçant l'accès vers la sortie après avoir détruit tous les fichiers et documents concernant leur identité, et au moins une dizaine de morts ont marqué cette première rébellion. Dans un autre d'ordre d'idée, suite au grand confinement décrété outre-Alpes, où tout individu qui se trouve hors de chez lui doit être muni d'une auto-certification (une déclaration sur l'honneur) où il coche le motif, entre travail, santé et un divers très limité qui relève des seules nécessités autorisées par l'État (comme faire ses courses ou sortir le chien, mais uniquement tout seul et dans son quartier), ce dernier a rendu public les chiffres des premiers jours de couvre-feu : sur 106 000 personnes contrôlées, près de 2 160 ont ainsi reçu des amendes pour violation de l'état d'urgence (11 mars), puis sur 157 000 contrôlés, 7 100 en ont reçu une (13 mars). Les cas les plus variés vont d'impertinents qui ont osé se réunir pour boire des bières dans un parc à des impudents qui ont profité de la plage vide pour tenter un beach volley, jusqu'à un père de famille parti acheter une *playstation* pour son rejeton bloqué à la maison ou un couple ayant préféré se disputer de vive voix plutôt qu'à distance au téléphone, jusqu'à une tentative de fêter un anniversaire entre amis ou de jouer aux cartes entre voisins, malgré le décret qui impose chacun chez soi selon la résidence où il est enregistré et dehors un par un en se justifiant à chaque contrôle. Beaucoup de grandes villes (Milan, Bologne, Turin, Rome) ferment ainsi parcs, jardins, pistes cyclables ou plages ailleurs, pour empêcher les récalcitrants de se retrouver en profitant du beau temps.

Malgré tout, on ne peut s'empêcher de penser que ces timides gestes de transgression sont actuellement plus liés à la brusque multiplication d'interdits que d'une révolte contre ces mesures. Si beaucoup disposent par exemple désormais de plus de temps en étant éloignés de l'école ou du travail, c'est cependant toujours de la même façon qu'ils y étaient encagés hier : selon les modalités du pouvoir. Désobéir à un ordre parce qu'il modifie trop vite une habitude

est incendiée sur un parking et lourdement endommagée.

28/2, Montélimar (France).

Dans la Drôme, la permanence de campagne du maire UDI reçoit une dizaine d'impacts dans la nuit contre ses vitres qui se fissurent.

28/2, Thueyts (France).

En Ardèche, trois véhicules de la gendarmerie sont incendiés vers 2h au sein de la caserne. Les flammes ont également eu le temps de lècher le bâtiment de bureaux, noircissant la façade.

29/2, Le Havre (France).

En Seine-Maritime, la permanence de campagne du Premier ministre reçoit une volée de pavés, une de ses vitres finit à terre.

29/2, Patras (Grèce).

Des anarchistes démolissent la façade d'un bureau de *Nea Demokratia*, le parti au pouvoir. La revendication mentionne notamment l'attitude du gouvernement face aux réfugiés.

MARS 2020

1/3, Bourges (France).

Dans le Cher, double évasion à l'ancienne, après avoir franchi le mur d'enceinte avec une corde depuis la cour de promenade, puis s'être emparé d'une voiture à la volée.

1/3, Caen (France).

Dans le Calvados, la permanence de campagne du maire LR est saccagée lors d'une manifestation et sa vitrine à terre.

1/3, Agen (France).

Dans le Lot-et-Garonne, la porte-vitrée de la permanence de campagne du maire LREM est brisée dans la nuit.

1/3, Toulouse (France).

Peu avant 2h du matin, une caméra de vidéosurveillance est sabotée à coups de marteau du haut d'une échelle. Deux arrestations.

2/3, Gablenz (Allemagne).

Devant son domicile, la voiture de Tino Chrupalla, nouveau président du parti d'extrême-droite AfD, est incendiée au cours de la nuit.

2/3, Concarneau (France).

Dans le Finistère, une partie des locaux administratifs du collège des Sables-Blancs, et notamment le bureau du secrétariat de direction, sont volontairement incendiés vers 5h30 du matin. Le bague scolaire est fermé jusqu'à nouvel ordre.

2/3, Boulogne-sur-Mer (France).

Dans le Pas-de-Calais, la vitre de la permanence du député LREM se prend un coup de masse.

2/3, Douai (France).

Dans le Nord, suite à un sabotage du système électrique au niveau de la rue, le centre d'appels de l'entreprise *Duacom* est mise à l'arrêt avec ses 400 salariés.

5/3, Rennes (France).

En Ille-et-Vilaine, le siège de la présidence de l'université de Rennes 2 est prise pour cible : la façade en verre du bâtiment est aspergée de peinture blanche et plusieurs de ses vitres détruites. « *Flics, vigiles, hors de nos facs hors de nos vies* » termine la revendication de l'assemblée générale de l'université.

5/3, Berlin (Allemagne).

Trois agences de l'entreprise immobilière *Engel&Völkers* ont leurs vitrines pétées pendant la nuit dans les quartiers de Oberhofer Weg et Kleinmachnow.

ancrée n'est pas tout à fait la même chose que refuser qu'une autorité quelconque puisse en donner, ou qu'arracher volontairement du temps et de l'espace à la domination pour le transformer en autre chose. Qu'elle se nomme Sainte économie ou Bien commun.

Enfin, puisque nous n'en sommes qu'au début de cette vague bientôt mondiale de mesures qui interdisent également les manifestations de rue, précisons que l'Algérie qui vient de les interdire au nom du Covid-19 a dû affronter des violations massives le 13 mars, notamment en Kabylie, à l'occasion de la 56e semaine de contestation du pouvoir ; qu'au Chili où la révolte a repris début mars après la fin des vacances, le ministre de la Santé a annoncé que le pays allait sous peu entrer en phase 3 avec instauration de quarantaines massives ; et qu'en France où l'État avait décidé le 13 mars d'abaisser de 1000 à 100 personnes le seuil limite des rassemblements, les manifestations de rue faisaient encore figure d'exception « *utile à la vie de la nation* », tolérées de crainte de réactions trop violentes en comptant sur les syndicats pour cesser d'eux mêmes d'en organiser (à Lyon le 13 mars, 3000 jeunes ont par exemple défilé en chantant « *C'est pas le corona qui nous aura, c'est l'État et le climat* », sans même parler de la manifestation parisienne de gilets jaunes du 14 mars qui s'est affrontée avec la police et a laissé plusieurs cadavres de voitures brûlées dans son sillage).



Du côté des ennemis de l'autorité, enfin, beaucoup drisquent fort de se trouver pris au dépourvu s'ils n'ont pas pensé la question au préalable, lorsqu'éclate ce genre de situation : non pas celle d'une révolte inattendue, mais du resserrement soudain et brutal des marges de manœuvre, par exemple en matière de déplacements comme c'est arrivé au début de la révolte au Chili avec le couvre-feu ou depuis une semaine en Italie puis en Espagne avec mise en quarantaine de tout le pays. Et cela pas uniquement à cause de la multiplication des contrôles, mais aussi grâce à la collaboration des citoyens qui désertent l'espace public sur ordre en laissant les réfractaires à découvert ou en multipliant les dénonciations, si occupés qu'ils sont à s'ennuyer derrière leur fenêtre de confinement volon-

taire et désireux de faire respecter des mesures qu'ils pensent protectrices.

Penser la question, lorsque ce n'est pas déjà fait, signifie par exemple connaître les passages qui mènent d'un chez soi vers des lieux plus propices, ou avoir déjà identifié quels yeux perchés de l'Etat sont à crever pour s'en ouvrir de nouveaux, mais également comment sortir de la ville avec agilité (cette fois avec des masques conseillés par le pouvoir !) ou quels sentiers de campagne emprunter en pouvant anticiper nouveaux checks points et points de blocages à l'horizon. Cela signifie également, autre difficulté du grand confinement, avoir de l'imagination sur comment et où se procurer quelque moyen pour agir en cas d'insuffisance de provisions préalables (beaucoup de commerces non alimentaires sont fermés). Cela peut également être l'occasion vélocité de reconfigurer la question de la communication non médiée par la technologie entre complices plus ou moins dispersés dont la circulation peut soudain devenir plus compliquée, et pourquoi pas en trouver de nouveaux qui, pour leurs propres raisons, ressentent les mêmes exigences d'échapper à l'invasion de contrôles de rue (le grand enfermement volontaire a ceci de particulier qu'il met aussi plus à nu l'ensemble des individus qui n'entendent pas s'y plier). Autant de questions à affronter d'urgence, donc, et d'occasions de repenser, d'observer et de changer son regard sur un territoire hier connu, mais dans lequel les espaces et marges peuvent aussi bien diminuer drastiquement ici que s'élargir ailleurs, ou être transformées par les nouveaux impératifs du pouvoir en matière de gestion des seuls flux épidémiques domicile-travail-supermarché.

Du côté du pouvoir, la plupart des plans de crise mis en œuvre dans différents pays (en Italie et en Espagne, mais l'Allemagne ou la France encore bloquée par les municipales y viennent) font jusqu'à présent émerger quelques constantes qu'il serait également dommage d'ignorer.

C'est par exemple l'occasion pour le capitalisme de pousser à une accélération de ce que certains nomment depuis un moment la quatrième révolution industrielle (après celle de la vapeur, de l'électricité et de l'informatique), à savoir le numérique et l'interconnexion totale dans tous les domaines de la vie (de la physique à la biologie ou à l'économie). Qu'on en juge : des centaines de millions d'élèves du primaire à l'université qui basculent

Des anarchistes revendiquent ces actions.

6/3, Thessalonique (Grèce).
Insécurité nocturne revendique l'incendie de deux véhicules d'intervention de l'entreprise de sécurité *Athos Security*.

6/3, Zurich (Suisse).
Sur le parking d'un concessionnaire *Mercedes* à Oerlikon, plusieurs voitures sont incendiées. La revendication souligne que Mercedes est un important fournisseur de véhicules militaires pour l'armée turque et finit par « *Fight for Rojava* ».

6/3, Berlin (Allemagne).
Les vitres de la *Start Up Factory* dans le quartier de Treptow sont brisées pendant la nuit. Même les agents de sécurité pourtant présents n'ont pas pu empêcher l'action. L'attaque a été revendiquée en solidarité avec les lieux menacés d'expulsion à Berlin.

7/3, Madrid (Espagne).
Plusieurs de la clinique *Fertility* sont détruites à l'acide en laissant un message : « *Nos corps ne sont pas à vendre* ». « *Nous sommes fatiguées de voir comment ils transforment nos corps en simples objets de consommation et comment ils nous réduisent à des machines à accoucher ou à des sources de matières premières* » dit notamment la revendication, qui se termine par « *Mort au patriarcat et vive l'anarchie* ! »

8/3, Ukraine.
Les *Enfants de la Mère Anarchie* (référence à la chanson attribuée à Makhno) revendiquent l'incendie d'une antenne-relais de

Turkcell (entreprise turque de télécommunications) comme un salut aux combattantes au Kurdistan. « *Mort à tous les tyrans, d'Erdogan à Poutine* ».

8-10/3, Italie.

Suite aux mesures prises par l'État contre la propagation du Covid-19 et concernant également les taules (interdiction des parloirs, suppressions de semi-libertés et des activités à l'intérieur), des mutineries éclatent en s'étendant à une trentaine d'entre elles du nord au sud en l'espace de trois jours (Modène, Salerne, Pavie, Opera et San Vittore (Milan), Poggioreale (Naples), Frosinone (près de Rome) et aussi à Verucelli, Palerme, Alessandria (près de Turin), Bari et Foggia).

Au moins 6000 prisonniers se sont révoltés : matons ou personnel pris en otage, ouverture de cellules et saccage de sections voire de prisons entières (comme celle de Modène, inutilisable), incendies variés et occupation des toits, mais aussi évasions comme à Foggia où 77 d'entre eux ont réussi à se faire la belle (quatre n'ont pas été repris) en forçant l'accès vers la sortie après avoir détruit tous les fichiers et documents concernant leur identité, et au moins une dizaine de morts ont marqué cette première rébellion.

9/3, Comines (France).

Dans le Nord, un bus du dépôt de Keolis est incendié vers 5h du matin, perturbant le trafic de plusieurs lignes dans l'agglomération de Tourcoing.

9/3, Madrid (Espagne).

Plusieurs attaques commises au cours des dernières semaines de décembre sont revendiquées début mars : l'incendie d'un

soudain dans plusieurs pays sur des cours permanents à distance suite à la fermeture de tous les lieux physiques d'enseignement ; autant de travailleurs qui pour leur part sont mis en télétravail (de 20 à 30% en moyenne), qu'ils en aient ou pas eu l'habitude ; la multiplication à une échelle de masse des consultations par écran interposé suite à la saturation des cabinets médicaux ; l'explosion des paiements par carte bancaire de peur d'être contaminés via la manipulation de pièces et billets. Et si on rajoute à tout cela que les populations confinées s'adonnent volontiers à tout ce qui les empêche de penser ou de rêver, en se jetant sur les achats en ligne, les séries télévisées, les jeux en streaming ou à la communication virtuelle entre humains, il devient clair que les antennes des réseaux de téléphonie mobile, les câbles de fibre et autres nœud de raccordement optique (NRO) ou tout simplement les réseaux d'énergie qui alimentent tout cela ont pris une importance encore démultipliée. Non seulement pour la production ou les loisirs, mais tout simplement comme principal cordon ombilical entre les lazarets individuels et le monde vivant, plus que jamais déréalisé, pour le coup.

Alors, quand on sait qu'une belle antenne, qu'un même transformateur ou pylône électrique, qu'un même câble de fibre devient plus que jamais déterminant à la fois pour passer le temps d'auto-enfermement, pour le travail et l'éducation à distance de masse, mais aussi pour la transmission des consignes du pouvoir en blouse blanche et le suivi technologique du contrôle (et pas qu'en Chine ou en Corée du Sud), cela n'ouvre-t-il pas des pistes intéressantes pour briser cette nouvelle normalité où le pouvoir s'en donne à cœur joie ? Sans parler des possibles effets boule de neige, vu l'augmentation plus que conséquente du trafic internet et de téléphonie comme de moindre disponibilité des techniciens pour cause de maladie...

Le second point qui semble constant dans ces plans d'urgence européens, est également la priorité donnée au maintien minimal des transports, afin d'acheminer les travailleurs non confinés vers les industries et services qualifiés de critiques, de perpétuer le flux de marchandises par camions ou rail vers ces derniers, ainsi que l'approvisionnement des villes dont on sait les réserves limitées à quelques jours. Là aussi, c'est une occasion à ne pas négliger pour qui entendrait déstabiliser les pans d'économie que le pouvoir entend préserver à tout prix

et qui deviennent plus visibles (en Catalogne on parle actuellement de créer des corridors spéciaux de travailleurs sains et de biens vers certains lieux de production).

En temps d'urgence et de crise à une telle échelle, où l'ensemble des rapports sociaux sont plus crûment mis à nu (en terme de dépossession comme des priorités de l'Etat et du capital), où la servitude volontaire guidée par la peur peut rapidement virer au cauchemar, où la domination doit à son tour s'adapter sans tout maîtriser pour autant, savoir agir en territoire ennemi n'est pas seulement une nécessité pour qui n'entend pas suffoquer dans sa petite cage domiciliaire, mais c'est aussi un moment important pour lancer de nouveaux coups de boutoir sur les dispositifs adverses. En tout cas lorsqu'on se bat pour un monde complètement *autre* vers une liberté sans mesure. La révolte c'est la vie.

(14 mars 2020)



* A titre d'exemple, de nombreuses industries commencent à être ralenties à cause de la rupture des chaînes d'approvisionnement en provenance de Chine, tandis que l'Allemagne vient d'annoncer des prêts aux entreprises garantis par l'État à hauteur de 550 milliards d'euros, soit un plan d'aide plus important encore que celui mis en place lors de la crise financière de 2008. Beaucoup parlent également d'une période de récession mondiale.

distributeur de billets d'une agence Caixa et un autre d'une Santander, mais également ceux de quatre voitures de location, deux de la banque Santander, deux d'agences immobilières, une de Prosegur et une de Securitas pendant la nuit. « À l'éternelle promesse et au retard inévitable du quantitatif nous opposons la spontanéité et la passion du qualitatif. En partant du principe que la lutte pour la libération, vient de, se nourrit de et va toujours vers l'individu » dit notamment la revendication solidaire avec les compagnons. ne.s frappés par la répression.

10/3, Berlin (Allemagne).
Nuit d'attaques coordonnées contre des responsables et collaborateur du parti d'extrême-droite AfD : dans le quartier de Charlottenburg-Wilmersdorf, la voiture du chef de l'AfD de Berlin, Nicolaus Fest, part en fumée ; dans le quartier Reinickendorf, le café-restaurant Maestral perd ses vitres ; dans le quartier de Lichterfelde le domicile de Gottfried Curio perd ses vitres et reçoit de la peinture chez lui. Revendiqué en rispote de l'attentat raciste à Hanau il y a trois semaines, qui a fait plusieurs morts.

10/3, Bologne (Italie).
Quelques heures avant la fin de la révolte dans la prison de la ville, les vitres des bureaux de l'administration pénitentiaire ont été brisées. Des tags « *Acab, Solidarité avec les prisonniers en lutte, Feu aux prisons et Matons assassins* » ont été retrouvés sur le portail d'entrée.

14/3, Florange (France).
En Moselle, à la veille du premier tour des élections municipales,

le bureau de vote n°9 situé dans un gymnase est saccagé après que la porte ait été forcée.

14/3, Saint-Etienne (France).
Dans la Loire, la permanence électorale du RN est caillassée dans la nuit.

14/3, Rieti (Italie).
Plusieurs câbles de fibre optique récemment posés sont hors service, privant des milliers d'internautes de connexion, et touchant également les caméras de la ville en confinement comme le reste du pays. Les autorités accusent les pluies abondantes (!), bien que le temps soit sec depuis une dizaine de jours.

15/3, Semussac (France).
En Charente-Maritime, le domicile de la maire sortante et unique candidate à sa propre réélection reçoit deux molotovs. « *Casse toi avec ta liste* » est tagué sur sa murette.

15/3, Grenoble (France).
Les vitrines de la permanence de campagne de l'ancien maire sont défoncées à la barrière de chantier.

| Le pire des virus... l'autorité |

Le décompte macabre des décès augmente de jour en jour, et dans l'imaginaire de chacun prend place la sensation, d'abord vague puis toujours un peu plus forte, d'être toujours plus menacé par la Grande Faucheuse. Pour des centaines de millions d'êtres humains, cet imaginaire n'est certainement pas nouveau, celui de la mort qui peut s'abattre sur n'importe qui, n'importe quand. Il suffit de penser aux damnés de la terre sacrifiés quotidiennement sur l'autel du pouvoir et du profit : ceux et celles qui survivent sous les bombes des États, au milieu de guerres infinies pour le pétrole ou pour les ressources minières, ceux et celles qui cohabitent avec la radioactivité invisible provoquée par des accidents ou des déchets nucléaires, ceux et celles qui traversent le Sahel ou la Méditerranée et qui sont enfermés dans des camps de concentration pour migrants, ceux et celles qui sont réduits à des morceaux de chair et d'os par la misère et la dévastation générées par l'agro-industrie et l'extraction de matières premières... Et même dans les terres que l'on habite, à des époques pas très lointaines, on a connu la terreur des boucheries à échelle industrielle, les bombardements, les camps de mort... toujours créés par la soif de pouvoir et de richesse des États et des patrons, toujours fidèlement mis en place par des armées et des polices...

Mais non, aujourd'hui on ne parle pas de ces visages de désespérés que l'on cherche constamment à garder loin de nos yeux et de nos têtes, ni d'une histoire désormais passée. La terreur commence à se diffuser dans le berceau du royaume des marchandises et de la paix sociale et elle est provoquée par un virus qui peut attaquer n'importe qui – bien que, évidemment, tout le monde n'aura pas les mêmes possibilités de se soigner. Et dans un monde où l'on est habitué au mensonge, où l'usage de chiffres et de statistiques est l'un des principaux moyens de manipulation médiatique, dans un monde où la vérité est constamment cachée, mutilée et transformée par les médias, on ne peut que tenter de mettre ensemble les morceaux, de faire des hypothèses, tenter

de résister à cette mobilisation des esprits et se poser la question: dans quelle direction est-on en train d'aller?

En Chine, puis en Italie, de nouvelles mesures répressives ont été imposées jour après jour, jusqu'à arriver à la limite qu'aucun État n'avait encore osé franchir : l'interdiction de sortir de chez soi et de se déplacer sur le territoire sauf pour des raisons de travail ou de nécessité stricte. Même la guerre n'aurait pu consentir l'acceptation de mesures d'une telle portée par la population. Mais ce nouveau totalitarisme a le visage de la Science et de la Médecine, de la neutralité et de l'intérêt commun. Les entreprises pharmaceutiques, celles des télécommunications et des nouvelles technologies trouveront la solution. En Chine, l'imposition de la géolocalisation pour signaler tout déplacement et tout cas d'infection, la reconnaissance faciale et l'e-commerce aident l'État à garantir l'enfermement chez soi de chaque citoyen. Aujourd'hui les mêmes États qui ont fondé leur existence sur l'enfermement, la guerre et le massacre, y compris de leur propre population, imposent leur « protection » à travers des interdictions, des frontières et des hommes armés. Combien de temps durera cette situation ? Deux semaines, un mois, un an ? On sait que l'État d'urgence déclaré après les attentats a été renouvelé plusieurs fois, jusqu'à l'intégration définitive des mesures d'émergence dans la législation française. À quoi nous mènera cette nouvelle urgence ?

Un virus est un phénomène biologique, mais le contexte où il naît, sa propagation et sa gestion sont des questions sociales. En Amazonie, en Afrique ou en Océanie, des populations entières ont été exterminées par les virus apportés par les colons, pendant que ces derniers imposaient

leur domination et leur manière de vivre. Dans les forêts tropicales, les armées, les commerçants et les missionnaires poussèrent les gens – qui auparavant occupaient le territoire de manière dispersée – à se concentrer autour des écoles, dans des villages ou des villes. Cela facilita énormément la diffusion d'épidémies ravageuses. Aujourd'hui la moitié de la population mondiale habite en ville, autour des temples du Capital, et se nourrit des produits de l'agro-industrie et de l'élevage intensif. Toute possibilité d'autonomie a été éradiquée par les États et l'économie de marché. Et tant que la méga-machine de la domination continuera de fonctionner, l'existence humaine sera toujours plus soumise à des désastres qui n'ont pas grand chose de « naturel », et à une gestion de ceux qui nous privent de toute possibilité de déterminer notre vie.

À moins que... dans un scénario toujours plus sombre et inquiétant, les êtres humains décident de *vivre comme des être libres* même si c'est juste pour quelques heures, quelques jours, ou quelques années avant la fin – plutôt que de s'enfermer dans un trou de peur et de soumission. Comme l'ont fait les prisonniers de 30 prisons italiennes, face à l'interdiction de parloirs imposée à cause du Covid-19, en se révoltant contre leurs geôliers, dévastant et brûlant leurs cages et, dans certains cas, réussissant à s'évader.

Maintenant et toujours,
en lutte pour la liberté !



[Tract distribué à Paris
dans la manifestation
des Gilets Jaunes, 14 mars 2020]

Sans séparer théorie et action

Poudre et encre. Expression toute faite, belle construction que celle-ci, répétée si souvent au long des décennies. Poudre et encre... Nous aimerions la reprendre ici, non plus comme synthèse mais comme métaphore de l'indispensable relation entre des énoncés et l'action, comme métaphore de la nécessité constante de mettre à la fois des faits et des perspectives, des réflexions etc. sur la réalité.

Beaucoup seraient peut-être d'accord sur le fait que l'anarchisme est un ensemble d'expériences (accompagnées d'une série d'aspirations, de désirs, de soifs de liberté etc, etc.), constituant l'agir – et ses vicissitudes –, plus qu'un corpus théorique ou qu'un système-dogme. Un anarchiste "important" disait que nous ne pourrions jamais faire entrer la vie dans une doctrine. Ce qui, il y a plus d'un siècle, servait d'argument pour liquider les idées anti-autoritaires comme manquant de "consistance" ou comme "système" de pensée, est pour nous une énorme opportunité. Nos idées ne constituent pas une idéologie, elles vivent et se perpétuent au travers de l'action : le récit, la chronique, l'anecdote, l'histoire (qu'elle soit micro, orale, etc.), le compte-rendu, la chronologie, les conjectures et les spéculations, seront ou sont effectivement d'une grande importance sur le terrain communicatif, expressif et de transmission; elles serviront d'inspiration, seront des instruments de lutte, entre autres nombreuses choses, mais à notre avis jamais elles ne se substitueront aux faits ou à l'activité en tant que telle. Elles ne devraient pas nous intéresser comme quelque chose d'isolé, que

signifieraient-elles en tant que simple collection à conserver précieusement ? Nous savons qu'en énonçant –sans enlever leur importance aux mots– nous ne donnons pas "vie" à l'anarchie, tout comme nous ne détruisons et/ou ne construisons pas du simple fait de souhaiter ou de désirer. Par exemple, dans des moments concrets de baisse ou d'affaiblissement des tensions anarchistes, des luttes etc., probablement personne ne dira que l'anarchisme est vivant du seul fait qu'on garde la mémoire de certains "penseurs" ou "théoriciens", que des archives sur notre histoire, récente ou passée, sont à disposition, qu'une infinité de réflexions orales ou écrites s'accumule sur différentes choses qui nous touchent, ou que certains discours continuent à résonner, etc. etc. Nous pensons que l'anarchisme implique réellement une manière de concevoir notre propre existence en nous rebellant contre l'oppression et cela suppose beaucoup plus que quelques thèses, qu'un documentaire jauni et usé ou qu'un ensemble de récits plus ou moins enthousiastes. La tension est permanente entre la "théorie" et la pratique. Certaines phrases récurrentes telles que "la solidarité entre acrates va bien au-delà des mots", parmi beaucoup d'autres, illustrent constamment l'imaginaire mentionné. Nous cherchons encore à dépasser les mots, des mots que nous considérons nécessaires mais dont nous savons qu'ils ne suffiront jamais à exprimer tout ce dont nous sommes capables, et y compris l'inconnu auquel nous aspirons.

Cette tension, cette problématique, cette optique ramènent sur le terrain de l'action celles et ceux qui ont compris qu'il est nécessaire d'attaquer toute forme d'oppression : que faire, comment faire, pourquoi et pour quoi ? Il n'y a pas qu'une ou plusieurs

formules possibles, ni un seul parcours aboutissant à quelque résultat prétendument idéal; tout repose sur les multiples et diverses expérimentations que nous osons tenter et que d'autres ont développées à d'autres moments, y compris au présent, près ou loin de nous. Il n'existe pas de réponse concrète à l'infinité de défis que pose le nécessaire antagonisme contre la domination. Celui-ci suppose un effort intense, incessant et très intéressant de notre part pour rechercher des manières effectives de tenir tête au pouvoir dans toutes ses concrétisations, ses mutations, ses restructurations. Pour cela, nous pensons qu'il est fondamental de rester attentives aux différentes offensives du monde de l'oppression partout, puisqu'il faut connaître la réalité complexe de la domination pour la briser ou la détruire. Comment nous opposer sans visualiser des perspectives propres ? Sans nous accrocher à des schémas réducteurs ou à des formules tendant à un "il n'y a qu'à", nous pensons que connaître (ou ce qu'on identifie communément avec ce monde abstrait des idées ou des théories) ne signifie pas seulement manier une énorme quantité d'information sur x projet concret ou général du pouvoir; ni juste manier une information déterminée, méticuleuse ou spécialisée sur des réalisations de la domination déjà existantes et/ou présentes historiquement; pas plus qu'accumuler des données sur des événements plus ou moins "injustes", etc etc. Selon nous, connaître signifie aussi parvenir à comprendre vraiment qu'au quotidien tous les aspects de la domination sont un frein à notre quête de liberté. Connaître suppose construire une sensibilité qui nous permettra de rester rebelles (même si la plupart du temps être rebelle est associé à une simple attitude réactive), qui nous motivera à penser et à mettre simultanément en pratique, et nous amènera à réaliser toujours plus qu'il est nécessaire

d'agir sans médiations contre tout ce qui nous est imposé. Connaître, c'est devenir capables d'élaborer notre propre analyse sur les dérives planifiées du monde si changeant de l'État-Capital (quelle différence existe entre les anciennes formes de la domination et celles plus actuelles ? etc. etc), tout en restant en position active, sans baisser la tête.

Mais celles et ceux qui connaissent et sont conscients de "tout" sont aussi exposés à la délégation et/ou à la passivité, et cette sensibilité consciente de laquelle nous parlons ne garantit pas tout. D'ailleurs nous pensons que (faute de briser la mentalité de délégation) le raisonnement selon lequel l'information ou la connaissance à elles-seules seraient le moteur, la source d'inspiration et l'impulsion pour des pratiques émancipatrices est un mythe.

Ce qui est déterminé par un ensemble de pratiques existe à travers les réalisations dont nous sommes capables, sur le terrain, que nous considérons comme inséparable, de l'activité et de la pensée. Sans nécessité de nouveaux adjectifs (tels qu'anarchistes de praxis), il est essentiel de revenir constamment à certaines idées de base qui ont traversé les siècles et viennent nous rappeler que l'anarchisme reste vivant dans les pratiques. Les vieux et vieilles anarchistes mettaient en permanence l'accent sur l'importance de la volonté. Cette volonté est la détermination pour affronter nos ennemis, sans céder, nous démoraliser, ni finir par comprendre que se rebeller n'a pas de sens, ni perdre de vue que rester en lutte est ce qui nous permet de ne pas être esclaves. Nous ne proposons pas ici une sorte de volontarisme activiste un point c'est tout, mais nous tentons plutôt de reprendre le vieux thème de la responsabilité envers nous-mêmes, vis-à-vis de nos idées et de nos désirs de liberté qui cherchent à se fonder sur la pratique réelle.

Sans tomber dans la logique de l'efficacité en termes absolus, comme s'il s'agissait d'une nouvelle cage (qui pourrait avoir comme contrepartie en sentiment de défaite lorsque nos expérimentations n'ont pas les résultats escomptés), nous considérons qu'il est important de nous donner le temps et l'espace pour "gagner" ce que nous voulons, puisqu'il ne s'agit pas simplement d'un "chemin" que l'on parcourt jusqu'à une fin ou tout sera transformé. Nous croyons plutôt aux ruptures, aux dysfonctionnements etc. dans les rapports sociaux basés sur le commandement et l'obéissance, ici et maintenant, en les entendant comme faisant partie des possibles et pas comme une simple aspiration à venir, voire inaccessible.

Sans spécialistes (de l'encre et/ou de la poudre)

Les théoriciens auto-proclamés (ou pas), les charlatans, les prétendus experts, les personnes qui voient l'anarchisme comme un "champ d'investigation" ou "d'étude", les historiens, les sociologues, celles et ceux qui se dédient uniquement à analyser les luttes des autres sans faire le moindre pas (ou se consacrent à récupérer ou à revisiter, pour quelque raison que ce soit, de manière révisionniste des ruptures concrètes des mouvements révolutionnaires qui les dérangent), celles et ceux qui s'adjugent la vérité absolue dans les méthodes et contenus à partir de positions égocentriques dans l'action, sont bien éloignés de ce que nous pensons souhaitable dans la contribution véritable à des réalités de lutte. Cependant, creuser notre propre "histoire" par nous-mêmes, reconstruire des expériences (et pas pour nous accrocher à de vieux mythes et légendes ou à une épopée idéalisée), agir de manière autonome et par soi-même, permet entre autres choses que le conflit avec

l'existant soit réel, ici et maintenant, pour-quoi pas. Tout ce savoir particulier à disposition s'étend et se diffuse, se partage, devient vivant, se rebelle aussi et n'appartient plus à personne. Nous pensons qu'on n'arrive pas à certaines élaborations par génération spontanée (ou par illumination), mais par l'échange, en face à face ou pas, avec mille et une idées et au contact de circonstances qui nous motivent, qui ont lieu par notre propre initiative et au-delà de nous (et que, bien sûr, chaque individu, chaque groupe d'individus etc., en les complexifiant et en y contribuant, synthétisera ou répandra d'une manière heureusement incontrôlable). Nous pouvons briser la notion bourgeoise d'auteur(s). Ce qui ne signifie pas manquer de positions propres.

Les apports et contributions qui forment cet univers de livres, brochures, pamphlets, tracts, affiches, de bibliothèques entières, la collecte de matériels du passé et du présent; la construction d'une infinité de formes communicatives entre nous; les diverses tensions destructrices; l'essor de l'initiative individuelle chez soi et les autres; les élans vers les ruptures qui donnent un peu d'oxygène dans le monde de l'oppression etc. etc., tout cela émerge d'initiatives propres et pas du rôle de spécialistes, d'inutiles archivistes d'histoires ou de maîtres de la pratique, en prenant soin de ne pas répéter comme des automates ce que nous avons appris. Selon nous, le grand défi consiste à comprendre qu'en ce qui concerne l'approfondissement du conflit avec le monde des maîtres, TOUT EST À FAIRE. Précisément parce que nous ne nous pensons pas en tant que partie d'un corps, d'un organisme ou d'un système dans lequel chacun des éléments se verrait assigner un rôle, une fonction déterminée. Nous provoquons souvent la complémentarité à des moments concrets (évidemment, nous ne faisons générale-

ment pas tous et toutes la “même chose” au même moment), mais nous voyons aussi l’importance de rompre avec la mentalité classique provenant de la division spécialisée du travail (en l’occurrence de l’activité), transposée dans certaines occasions passées et présentes sur des appareils hiérarchisés de lutte où des experts développent correctement leur sphère particulière : c’est l’autorité sous les dehors de la nécessité, du moindre mal pour certains.



Malgré la vision des plus catastrophistes, beaucoup de moments de rupture se produisent encore dans le monde, en réponse à des offensives concrètes de la domination ou aux sempiternelles agressions du pouvoir : des explosions de rage, des gestes rebelles, des initiatives plus ou moins projetées, etc. qui nous parlent de possibilités réelles et battent en brèche le message envoyé par le système et ses complices, selon lequel il n’est plus possible de trouver quoi que ce soit au-delà de l’oppression. Ces expressions ont parfois lieu sans qu’aucune règle logique ne puisse les “expliquer” et certaines d’entre elles sont protéiformes, chaotiques; d’autres, parfois planifiées et structurées à l’origine, finissent par voir leur plan initial débordé, dans le contenu comme dans la forme ... bref, il y en a pour tous les goûts. Certaines expressions offrent des occasions intéressantes et c’est entre autres choses pour cela qu’il est nécessaire de maintenir bien huilée cette articulation entre ce que (pour nous comprendre) nous avons appelé théorie-réflexions, analyses etc, etc. et ce que nous avons appelé la pratique (pour nous comprendre) – gymnastique, action, activité etc.etc.–, sans les compartimenter de manière hermétique et les étrangler sur elles-mêmes. Anarchistes, nous agissons à la première personne, personne ne le fait à notre place, nous pensons par nous-

mêmes, personne ne le fait à notre place, pas même d’autres compagnon-ne-s. L’autonomie individuelle et collective n’est possible qu’en rompant avec la mentalité de délégation vis-à-vis d’experts en tout genre, pour élaborer notre propre idée de la lutte, en même temps que les conditions qui la rendent possible AUJOURD’HUI. Et sans nous séparer de nos idées en les éloignant de l’action. Entre la poudre et l’encre.

Traduit de l’espagnol de *Arsénico*,
publication pour penser et faire,
n°1, été 2019, pp. 10-12

| Revues, livres & journaux |

Sans détour. *Journal anarchiste*
aériodique n°3, 28 p., février 2020

Au menu de ce nouveau numéro, on trouvera des réflexions et des approfondissements qui ne se cantonnent pas à la banalité. Si la recherche de la qualité avait jusque-là été une des caractéristiques de *Sans détour*, on n'aura aucun doute à placer ce nouveau numéro dans une continuité avec les précédents. Le premier texte, l'éditorial en quelque sorte, ne cède pas aux enthousiasmes faciles qu'on a vu fleurir ici ou là lors de la grève contre la réforme des retraites. « *Les syndicats ont retrouvé leur place dans la rue, entre deux passages à la table de négociations. Les émeutes incontrôlables ont été neutralisées, non seulement par une police toujours plus brutale et capable de gérer l'affrontement, mais aussi par les rituels politiques de ceux qui aspirent à contrôler les luttes [...]* ». On ajoutera également que jusqu'au sein même du « mouvement extraparlémentaire », nombre de radicaux semblent en fin de compte préférer le schéma du bon vieux mouvement social, car le rôle qu'ils ont à y jouer est clair : un renfort radical à l'abri d'un mouvement de masse. A l'appui du fait qu'il existe pourtant un monde en dehors de ces carcans, on trouvera en insert de ce numéro un aperçu de nombreuses actions et attaques réalisées au cours de la dernière année aux quatre coins de l'Hexagone.

Un long texte, *Tu as dit « sabotage » ?*, retrace une « histoire du sabotage », des premières secousses ouvrières contre l'industrialisation en passant par son intégration au sein de stratégies somme toute syndicales ou léninistes, jusqu'à des conceptions plus libertaires de guéril-



la (comme la résistance libertaire contre Franco). Le texte fustige ainsi l'usage opportuniste qu'a fait la CGT de quelques coupures d'électricité bien innocentes lors de la dernière grève, pour remettre en avant une perspective anarchiste qui est « *justement le caractère multiforme et incontrôlable de l'attaque diffuse, avec l'objectif de désorganiser les forces de l'ennemi et de détruire son infrastructure.* » Le raisonnement est mené jusqu'au bout, et pointe sans surprise les réseaux « *fragiles et impossibles à protéger complètement* » que sont les infrastructures dont dépend le bon fonctionnement du capitalisme et de l'État. L'auteur met aussi à juste titre en garde contre le risque qu'impliquerait de « *concevoir le sabotage comme une guerre privée réservée à quelques opposants* », lié à l'illusion d'une fausse toute-puissance technique qui permettrait à quelques poignées d'individus bien déterminés de « *tout éteindre* » (ce que contredit justement la prolifération des infrastructures, leur décentralisation grandissante, les mesures stratégiques importantes prises par les États pour garantir une certaine résilience des réseaux). A l'inverse, cette proposition doit justement viser à « *la prolifération* » de ces sabotages, à sa diffusion, à sa généralisation, mettant dans les mains des révoltés et des exclus une arme redoutable, réelle et saisissable de façon plus ou moins autonome (quelques connaissances techniques, une disposition à faire quelques efforts et un regard exercé peuvent déjà mener très loin).

S'en suit un texte intitulé *Tic tac tic tac*, qui se propose, non sans ambition, d'ap-

profondir la notion de temps. Aucun aspect de cette conception typiquement –voire exclusivement– humaine (qu’est le temps sinon une construction de notre cerveau ?) n’est laissé de côté : la *quantification* du temps comme mode d’appréhension de la réalité (qui n’est peut-être elle-même aussi qu’une construction de la conscience humaine, en existant de la façon dont nous en parlons généralement, que grâce à l’extériorisation réalisée par l’esprit humain ?) ; le temps au service de la domination ; le temps déterminé par les nouvelles technologies « *qui a contribué à imposer la vitesse asphyxiante de la domination comme une évidence de laquelle se réjouir* ». Tout au long du texte, on verra à l’œuvre la quantité comme la qualité : « *La recherche de la qualité du temps, et donc de l’action, est remplacée par un désir asthmatique de multitâche, et par la sensation assez diffuse d’une pression temporelle écrasant l’individu. Lui veut vivre plus vite, mais il n’y arrive pas, essoufflé par ses échéances, ses impératifs relationnels chronométrés, et ces moments de l’existence vécus comme des devoirs.* ». Et pour finir, le texte nous propose rien moins que d’attenter à la vie du temps de la domination, « *en lui niant toute possibilité de nous synchroniser avec ses cadences. [...] Que les anarchistes assument leur inactualité !* ». Bien qu’une telle suggestion nous tienne à cœur, permettez une petite observation critique. Au fond, on ne peut pas « dépasser » le temps en l’annulant dans la synthèse d’une nouvelle vie sans cadences. La vie est également répétition, échéance, calcul, soit en effet toute une dimension quantitative. Y compris même lorsqu’on parle d’action. La qualité, elle, fait irruption lorsqu’on franchit un seuil, lorsqu’on passe un cap, mais on ne le dépasse jamais définitivement. On n’annule pas les conditions quantitatives du départ, on les emporte avec soi lors du franchissement, lors de l’expérience de la qualité, avant qu’elles ne reprennent à nouveau le dessus et qu’on

retombe dans le règne du quantitatif, celui du faire.

Notre conscience s’est développée en quantifiant l’expérience de la durée (ce qu’on appelle « temps », car en effet, il n’existe que le passé et le futur, le présent n’est même pas un instant, c’est une invention de la conscience pour faciliter l’appréhension de la vie et du monde), et ce n’est que « de temps en temps » que nous réussissons à expérimenter l’irruption de la qualité qui balaye, « pour un instant », cette quantification sur laquelle repose le monde (ou plutôt, notre monde). Le temps (toujours comme expérience de la durée) du rêve n’a par exemple rien à voir avec celui de l’état éveillé. De la même façon, le temps passe autrement au moment de l’action que lorsqu’on attend ou qu’on prépare ce moment pour agir.

Enfin, un dernier texte –après un extrait de Galleani, et avant un autre de Déjacque ou une liste de lectures intempestives– ne nous laisse pas de répit non plus, en s’interrogeant sur le rapport entre l’idéal et la destruction, entre le positif de nos aspirations et le négatif qui démolit ce qui en empêche la réalisation.

Puisant dans les débats et discussions qui ont accompagné le mouvement anarchiste depuis plus d’un siècle, *L’idéal est pavé de bonnes questions* finit par poser des interrogations sur lesquelles nous comptons bien revenir dans un prochain numéro de ce bulletin : « *Si le projet de favoriser la rupture me semble une tâche prioritaire [...], pourquoi exclurait-elle l’étude des problèmes concrets, au sens large, qui se posent au cours d’un tel moment de rupture ? Certes, pour certains besoins et nécessités, on peut se fier à la spontanéité, aux solutions « d’urgence », à l’improvisation et au petit bonheur la chance, mais pour d’autres il en va d’une toute autre importance.* » Cette invitation à la réflexion fait peut-être écho à ce que des compagnons du Chili ont

avancé dans plusieurs textes : à partir de quel moment est-ce que la révolte a déblayé suffisamment le terrain pour donner lieu à des expériences d'auto-organisation qui puissent répondre aux besoins (disons matériels, comme se nourrir) ? Que l'enthousiasme anarchiste et le généralement bon cœur de ces rêveurs ait souvent – ou presque toujours –, tendance à le « situer » en amont, n'a pas freiné l'œuvre de démolition. Mais c'est quand tous et toutes pensaient que l'État avait été mis à terre et le capital mis en fuite, que ces derniers sont revenus de plus belle et ont repris la situation en main avec une vitalité meurtrière. Qu'en est-il donc de ce « moment », alors ?

Promis, on reviendra sur cette question du négatif et du positif lancée par le dernier texte de *Sans détour* en apportant notre petite contribution au débat qui semble émerger à la lueur des réflexions avancées par des compagnons au sein de la révolte en cours au Chili.

On peut se procurer Sans détour sur les bonnes tables de presse et dans différents locaux anti-autoritaires, ou en écrivant directement à sansdetour@riseup.net



Jack Déjean, **Nature et anarchie**, ed. du local Apache (Caen), 176 p., septembre 2019

A l'heure de « *la dégradation générale des conditions de vie sur terre* » et des étés trop chauds, l'idée de ce livre part d'une idée intéressante : étudier le rapport historique des idées anarchistes avec cette fameuse "nature", entendue non comme une réification artificielle à des fins utilitaristes, mais comme un rapport vivant entre l'humain et son environnement. Et comme on sait bien que les idées n'existent pas de façon dé-

tachée des individus qui les portent, c'est en faisant une incursion chez quelques personnages célèbres (Bakounine, Reclus, Kropotkine, Morris), d'autres beaucoup moins (Déjacque, les naturiens Bisson ou Zisly) et certains contemporains beaucoup trop (Amorós, Bookchin) qu'est construit ce livre. De fait, on a beau connaître les idées d'une partie des compagnons cités, ce n'est pas pour autant que l'on s'y soit déjà intéressé sous l'angle proposé dans *Nature et anarchie*, ce qui constitue déjà une bonne raison d'ouvrir ce livre. Si l'on ajoute à cela que Jack Déjean s'aventure dans la dernière partie de l'ouvrage chez les écologistes et les alternativistes pour leur faire la peau (bio), et qu'il le conclut sur les chaînes énergétiques et technologiques en illustrant son propos d'attaques récentes, on aura compris que les différents fils entre passé et présent ne sont pas l'une des moindres qualités de ce texte.

Une dernière remarque sur le style, enfin. Loin de toutes les pédanteries universitaires qui infestent trop souvent les éditions libertaires contemporaines, et sans pour autant manquer de petites notes pour aller plus loin, il nous a parfois plongé dans un abyme de perplexité au détour de certains anachronismes forcenés (machin était un peu "bobo", trucmuche préfigurait "les lanceurs d'alerte", etc.). On ne sait si c'était pour nous faire rire ou pas, mais c'est en tout cas le charme des compagnons qui réfléchissent par eux-mêmes et poussent en toute cohérence le vice jusqu'à pratiquer l'auto-édition.

Pour se le procurer, écrire à Apache – 35 boulevard Poincaré - 14000 Caen ou à localapache@riseup.net

